

Le Lotus de la Grande Compassion

Bulletin de la Société bouddhique suisse Jôdo-Shinshû, Case postale 2139, CH-1211 Genève1

Les vœux du Président

Une chose est certaine, 2004 s'en est allée à une vitesse folle, et voici que s'ouvre 2005.

Une année vraiment nouvelle ?

En êtes-vous sûrs ?

En regardant l'année qui disparaît, quels que fussent les événements, heureux ou malheureux qui la marquèrent, je vois qu'elle ne fut que l'héritière des années précédentes, et celles-ci les héritières du XX^e siècle, aboutissement lui-même des siècles antérieurs.

Nous pouvons penser à ce propos que les mesures du temps ne sont que des repères découlant de phénomènes naturels revenant périodiquement dans une ronde incessante.

L'histoire humaine et nos propres existences s'inscrivent dans le cadre de cette ronde, entièrement soumise qu'elle est à la loi de causalité des actes (*karma*), inextricable faisceau de causes et d'effets, de conditionnements et d'influences, d'actions et de réactions, de fruits directs ou indirectes.

Et cela vaut aussi bien pour les collectivités que pour les individus, sans parler de l'environnement.

Quant à nous, nous sommes les résultats du passé, changeant d'instant en instant, forgés par des causes et des conditions innombrables... et nos actes d'aujourd'hui détermineront notre avenir.

Notre passé est passé, ce qui est fait, est fait. Nous ne pouvons rien y changer. Par contre, nous pouvons en tirer des leçons, corriger nos erreurs, rectifier les effets de nos actes à jamais accomplis. Nous pouvons surtout maintenant poser l'acte, si du moins ce n'est pas déjà fait, qui nous assurera de renaître en la Terre du Suprême Bonheur et y réaliser l'Eveil et le Grand Nirvâna pour le bénéfice de tous les êtres vivants.

Je suppose, mes amis, que nous avons obtenu dans le passé l'affinité karmique permettant à chacun de rencontrer l'enseignement du Bouddha et spécialement le Vœu Originel du Grand Compatissant, le Bouddha Amida ; s'il en est ainsi, dès que nous l'avons pris au sérieux et mis en lui notre confiance, c'est devenu un fait certain, - oui, un fait certain, - que nous irons naître là-bas en sautant par dessus les cinq ou six destinées, ne pouvant y revenir que volontairement, par compassion.

Ainsi donc, nous dit notre Saint Homme, nous n'avons plus qu'à remercier le Bouddha pour un tel bienfait en récitant Son Nom, en pensée, à basse ou haute voix, que nous soyons debout, assis, couchés ou en pleine activité.

Nous pourrions alors demeurer dans la joie et la paix 365 jours sur 365, même au milieu des difficultés. Le Nembutsu nous donnera la force de tout surmonter, même les échecs.

Quant à moi, je vous souhaite d'expérimenter cela et de transpirer le bonheur.

C'est tout !

Je ne vois pas quel autre vœu je pourrais sincèrement vous adresser.

Jean Eracle

Initiation au Nembutsu d'Amida par le Bienheureux Bouddha Çâkyamuni.

Une traduction d'un texte chinois avec introduction et commentaire par Jean Eracle

I

Introduction

La lecture de ce titre vous aura sans doute intrigués. Afin d'éviter tout malentendu, je vais en premier lieu préciser le sens des termes qui le composent.

Commençons par le mot "initiation".

On trouve en lui un terme latin : "*initium*", qui signifie : "commencement, début". Ce sens se rencontre aussi dans le terme : "initiale" qui désigne ce qu'on appelle aussi "majuscule", la première lettre du nom propre.

Dans les manuscrits enluminés du Moyen Age, l'initiale est la première lettre d'un texte, souvent très grande et enrichie d'ornements et de vives couleurs.

Pour revenir au mot "initiation", il faut s'attendre à ce qu'il désigne un commencement. On peut ainsi être initié à une science, à une pratique, à un art ou à un métier. En règle générale, l'initiation suppose un maître expérimenté, qui lui-même a reçu l'enseignement d'un autre maître, et ainsi de suite. On peut remonter ainsi très loin dans le passé.

Dans le domaine d'une pratique spirituelle, on parlera alors d'une lignée. Cela est tout à fait applicable à la transmission des enseignements du Bouddha, qui, au départ, étaient oraux.

En se diffusant, les enseignements pouvaient se modifier dans leur expression, mais les points majeurs demeuraient intacts.

Cela se vérifiait d'une manière particulière dans le domaine de la pratique.

On peut ainsi attribuer au Bouddha certains enseignements qui sous-tendent l'ensemble de ses discours, comme en particulier celui sur les Quatre Nobles Vérités et les définitions qui lui sont liées. Il faut ici rappeler la distinction très nette à observer entre les sermons prononcés à l'initiative du Maître et ceux qui ne sont que des réponses à des questions posées.

D'un autre côté, doivent remonter au Bouddha lui-même toutes les recommandations concernant divers exercices de méditation et des pratiques bien précises, de même que les grandes règles de discipline des moines : tout ce qui était vécu par les disciples du vivant du Maître continua tout naturellement de maître à disciple et de génération en génération pour l'essentiel, moyennant parfois certaines adaptations.

Qu'en est-il alors de la pratique du *Nembutsu* ?

Ce terme japonais n'est, comme vous le savez, que la prononciation en usage dans ce pays des deux idéogrammes chinois : "Nien-Fo", lesquels sont la traduction de *Buddhânumsmriti*, expression sanscrite dont l'équivalent pâli est *Buddhanussati*. Cette équivalence souligne l'ancienneté de la pratique et confirme que celle-ci remonte au bouddhisme primitif, au-delà de ces grandes traditions, et par conséquent, au Bouddha lui-même.

Que signifie en fait cette expression ?

On peut traduire par “souvenir du Bouddha” : il s’agit de faire monter dans son cœur la mémoire du Bienheureux ou mieux encore, de se rappeler volontairement les qualités propres du Maître, en s’appuyant sur une série de dix titres par lesquels il arrivait au Bouddha de se désigner lui-même à la 3^e personne : le Réalisé, le Tout-Eveillé, l’Instructeur des dieux et des hommes, le Bienheureux, etc.

Le fait que ces titres apparaissent aussi dans les définitions de la foi est significatif : le souvenir du Bouddha s’appuie sur la foi et en est comme la mise en valeur.

Plus tard, l’on appliquera sa pensée sur d’autres qualités ou vertus, sur les marques corporelles et les signes de beauté, enfin, quand l’usage s’en répandra, sur l’image du Bienheureux, amorçant ainsi les exercices de visualisation, qui apparaissent au Ve siècle de notre ère dans le “Soûtra des Contemplations d’Amitâyus” et les textes apparentés, ainsi que dans les *Tantra* qui seront à l’origine du bouddhisme dit “ésotérique”, présent dans le bouddhisme tibétain et mongol d’une part, d’autre part, sous une forme un peu différente, dans le bouddhisme chinois et japonais.

Du vivant du Maître, le “Souvenir du Bouddha” avait pour objet Çâkyamuni. C’était naturel : il ne manque pas de récits où des disciples, éloignés de leur maître, pensent à lui et à ses vertus, se tournant vers l’endroit où il se trouvait.

Après sa disparition, des textes nous disent qu’on tournait autour des Stoûpas contenant ses reliques, en se souvenant de ses qualités et en récitant les dix titres. Une pratique semblable s’effectuait aussi autour des monuments rappelant les moments importants de sa vie : sa naissance, son éveil, son premier discours, son Nirvâna Final.

Par ailleurs, on rencontre dans les textes des diverses traditions l’émergence d’une simplification dans cette pratique : on voit, du vivant du Maître, en sa présence ou loin de lui, des disciples utiliser une formule ne comportant qu’un ou plusieurs des titres, précédés du mot “*Namah* ou *Namo*”, qui exprime une attitude de respect, d’admiration et d’adhésion.

On voit ainsi que ce genre de pratique portait sur les qualités propres du Bouddha en tant que Suprême Eveillé. Ces qualités se retrouvaient tout aussi bien chez les divers bouddhas mentionnés dans les textes les plus anciens, et en particulier, sur sept bouddhas, dont Çâkyamuni était le septième, et les bouddhas de l’avenir, dont le premier sera Maitreya.

On voit également se développer l’idée qu’il y a aussi des bouddhas en d’autres mondes, les univers étant infinis en nombre.

Avec l’émergence du *Mâhayâna*, qui défend l’idée que tous les êtres vivants portent en eux le germe de la bouddhité, on assiste à la multiplication de textes prônant la pratique du “Souvenir” de bouddhas d’autres mondes.

Des textes, par exemple, recommandent de fixer sa pensée, successivement, sur dix bouddhas vivant actuellement en des mondes situés dans les dix points de l’espace : tous ont les mêmes qualité et penser à eux, c’est, dans un premier temps, se débarrasser définitivement des mauvaises renaissances et, dans un 2^e temps, s’assurer de sa propre illumination.

Tous les bouddhas des “Trois Temps” et des “Dix Quartiers” ayant la même nature, celle des bouddhas parfaitement accomplis, il suffit d’honorer un seul bouddha pour les honorer tous et ainsi planter des graines de mérite en ces excellents champs de mérite que sont tous les bouddhas aussi nombreux que les sables du Gange.

En conséquence, des soûtras vont se répandre pour enseigner le “Souvenir” d’un seul bouddha vivant et prêchant le Dharma dans une terre située dans l’une des dix directions.

C’est dans ce contexte qu’il faut placer les soûtras décrivant les merveilles d’une Terre Pure nommée Sukhâvatî, existant très loin dans la direction du soleil couchant et habitée par un bouddha nommé Amitâbha, prêchant la Loi au milieu d’une foule immense de saints disciples et de bodhisattvas. Renaître là-bas, nous dit-on, c’est être délivré définitivement des mauvaises voies et c’est obtenir la certitude de ne plus reculer loin du Parfait Eveil.

Ce bouddha a lui-même promis cela, quand il était encore un bodhisattva.

Dans les textes chinois, Sukhâvatî est traduit de diverses manières, principalement au moyen des expressions “Suprême Bonheur” ou “Paix et Bonheur”, tandis que le nom du Bouddha est rendu par “Lumière Infinie” ou “Pure Clarté sans mesures”. Comme ce Bienheureux a aussi promis qu’il prolongerait sa vie à l’infini par compassion pour les êtres, il est aussi connu comme le “Bouddha de la Vie Infinie” (Amitâyus).

Le plus grand des soûtras de Sukhâvatî subsiste en sanscrit hybride, en tibétain et en cinq versions chinoises, un fragment d’une 6^e version ayant en outre été trouvé dans le site archéologique de Turfan, en Asie Centrale.

C’est dans les deux versions les plus anciennes dites “Han” et “Ou”, que j’ai trouvé le passage dont vous pourrez lire ci-dessous la traduction.

Ces deux versions se distinguent du sanscrit, du tibétain et des autres versions chinoises par plusieurs particularités dont la plus voyante est le nombre plus restreint des vœux dits “Originels” : alors que les

autres textes rapportent entre 36 et 48 vœux, les deux versions “Han” et “Ou” n’en connaissent que 24, qui ne sont par ailleurs pas du tout les mêmes.

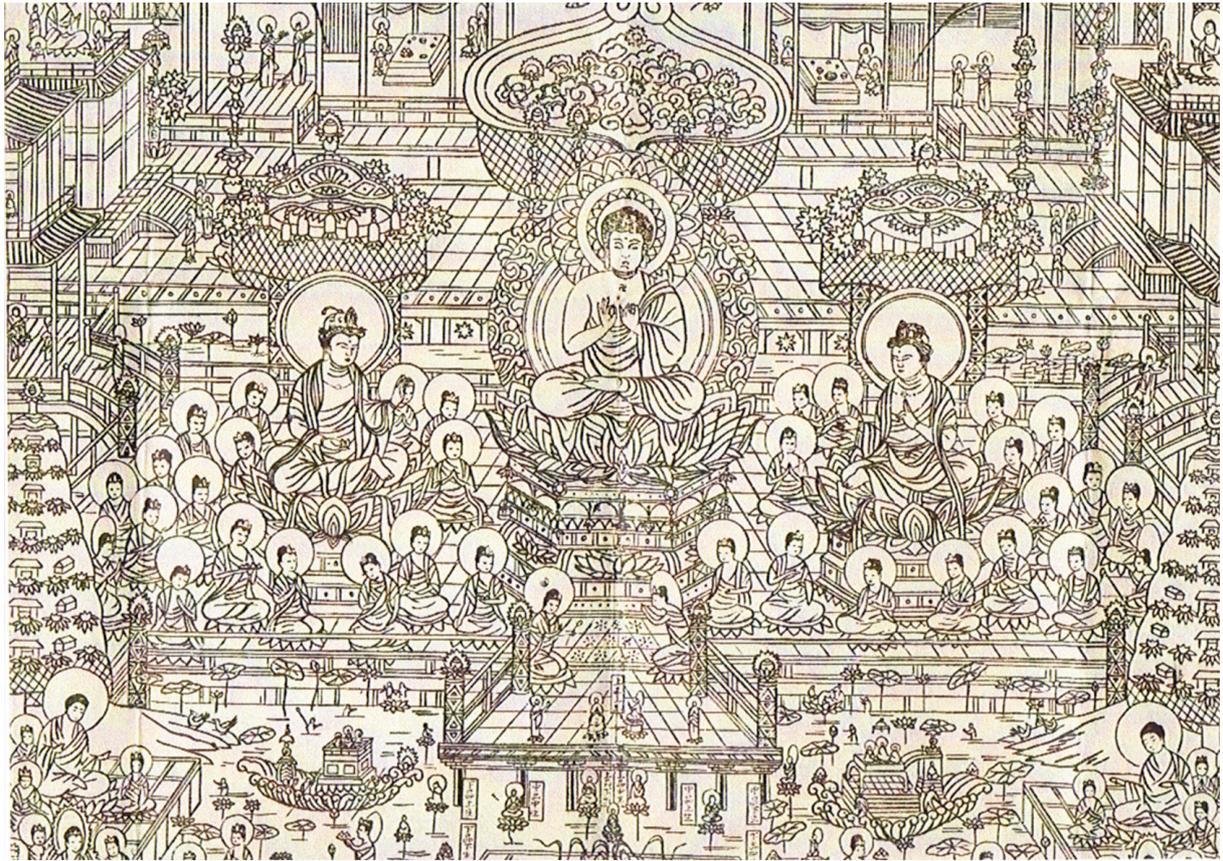
Ce qui est surprenant, c’est que ces deux versions sont identiques, sauf sur les points suivants :

1. Le texte “Han” est attribué au traducteur Lokakshema, ce qui le daterait des environs de 180 après le Christ, tandis que l’autre serait l’œuvre de Tche-Kien et serait à situer entre 222 et 253.
2. La version “Han” traduit les noms propres, tandis que celle de Tche-Kien les transcrit phonétiquement.
3. Alors que la version “Ou” ignore les passages en stances, celle de Lokakshema connaît les Hymnes des autres versions, à l’exception d’un.
4. Sont encore différents la description de l’Assemblée du Pic des Vautours où le bouddha donne son enseignement, et ici où là, quelques autres passages.

Comme l’ensemble du texte correspond davantage aux vœux de la version “Ou”, que la version “Han”, je pense que cette dernière n’est qu’une compilation du milieu du III^e siècle, composée de passages d’une traduction remontant à la fin du II^e siècle et, pour l’essentiel, du texte de Tche-Kien en traduisant toutefois les noms propres.

La manière de transcrire ces derniers suggère que l’original de ce soûtra pourrait être, non pas en sanscrit, mais dans un dialecte moyen-indien apparenté au sanscrit, le prakrit ou peut-être la Gandhari, qui ignore les désinences des cas et les signes d’allongement.

Quoi qu’il en soit, le texte qu’on va lire est celui de Tche-Kien et doit donc être daté de la première moitié du III^e siècle, son original et la pratique à laquelle il initie remontant bien plus tôt.



Ils virent le Bouddha Amitâbha, entouré des bodhisattvas et des arhats, ainsi que sa terre ornée des sept joyaux

Texte

Le Bouddha dit à Ananda :

« Moi, le Compatissant, je suppose que vous désirez tous voir le bouddha Amitâbha, ainsi que les bodhisattvas et les arhats qui demeurent en son pays. N'est-ce pas vraiment ce que vous désirez ? »

Aussitôt, Ananda éproua une grande joie. Il se prosterna et joignit les mains en disant :

« Oui ! tous nous voulons le voir. »

Le Bouddha dit :

« S'il en est ainsi, levez-vous et ajustez votre manteau ; face à l'ouest, regardez vers l'endroit où le soleil se couche, vénérez le Bouddha Amitabha en vous inclinant profondément et dites :

« Namo Amitabha Samyaksambuddha. »

Ananda dit :

« Conformément à l'enseignement reçu, nous nous sommes tout de suite levés et avons ajusté notre manteau, face à l'ouest,

nous avons regardé vers l'endroit où le soleil se couche ; inclinés profondément, nous vénérons le Bouddha Amitabha et nous disons :

« Namo Amitabha Samyaksambuddha. »

Tandis qu'Ananda se redressait, le Bouddha Amitâbha, grâce à son divin pouvoir, déploya sa lumière dans les dix quartiers ainsi qu'au zénith et au nadir.

Les innombrables champs de bouddha avec leurs innombrables cieus et terres se mirent aussitôt à trembler.

Les innombrables cieus et terres avec leurs monts *Meru* sertis de joyaux, leurs grands *Meru* sertis de joyaux, les cieus et les terres avec leurs grands et petits mondes, et en ceux-ci, les grands et petits enfers, les innombrables montagnes, les vallées et les

coins les plus cachés, tous, aussitôt, devinrent clairement visibles.

A ce moment-là, Ananda, les bodhisattvas et les arhats, les dieux avec Chakra-Indra, ainsi que les humains tous ensemble, virent le Bouddha Amitabha, entouré des bodhisattvas et des arhats, ainsi que sa terre ornée des sept joyaux ; à cette vue, leur cœur ressentit une grande joie et ils exultèrent ; s'étant levés d'un seul bloc, ils rendirent hommage au Bouddha Amitabha. S'inclinant profondément, ils dirent tous ensemble :

« Namo Amitabha Samyaksambuddha. »

Ce passage est tiré du 2^e volume (vers la fin) du « Grand Sôtra d'Amida », traduit par le « Yue-tche » Tche-Kien, sage renommé du royaume « Ou ».

Commentaire

Vers la fin du « Grand Sôtra d'Amida », nom courant de ce texte, dont le titre complet est assez compliqué, on entend le Bouddha, qui vient de terminer son discours adressé à Maitreya sur les cinq maux, interpeller son disciple préféré Ananda pour lui demander s'il plairait à l'assemblée de voir le Bouddha Amitabha et tous ceux qui résident en sa Terre Pure.

Evidemment, Ananda répond :
« Oui »

On distingue bien la démarche : comment faire pour voir tout ce que le Maître a longuement décrit auparavant. L'assemblée répond positivement par la voix d'Ananda. Le bouddha alors expose la pratique à mettre en œuvre pour bénéficier de cette vision.

Il demande qu'on adopte une attitude correcte : il faut ajuster son vêtement, c'est-à-dire couvrir son épaule droite, puis prendre une posture de respect en se

tournant vers l'ouest, en direction de la Terre Pure d'Amida.

C'est alors que le Maître invite à dire la formule du *Nembutsu*.

En fait, cette formule est très ancienne : elle correspond à une invocation qu'on trouve encore de nos jours dans les formulaires de l'Ecole Theravâda :

« Namo Tassa Sammasambuddhassa ».

C'est un abrégé de la célèbre formule :

« Namo Tassa Bhagavato Arahato Sammasambuddhassa ».

« Honneur à Lui, le Bienheureux, Le saint, Le Parfaitement Tout-Eveillé ».

Mais alors que ces formules en pâli sont impersonnelles et peuvent s'adresser à n'importe quel Bouddha, celle proposée par notre texte contient un nom propre : Amita dans la version « Ou », « Pure Clarté sans-mesures », donc Amitabha, dans le texte « Han ».

Notre transcription tient compte de cette dernière précision et aussi de ce que nous avons dit à propos des désinences et signes d'allongement.

Le Bouddha ayant indiqué la méthode, l'assemblée, guidée par Ananda, s'exécute immédiatement.

Aussitôt alors, le Bouddha Amitabha apparaît dans sa Terre Pure avec son assemblée et l'assemblée de Çakyamuni, remplie de joie, répète encore la formule pour exprimer cette joie et son bonheur.

« Namo Amita(bha) Samyaksambuddha ! »



Message d'un être tout ordinaire

VI

De la Voie du Shin¹

Mesdames et messieurs, chers amis!

Je suis très reconnaissant pour cette occasion, qui m'a été offerte par la gentillesse du directeur de la BGJ Berlin, M. Oskar Neumann², de vous accueillir aujourd'hui dans notre salle de pratique et de vous adresser quelques mots. Je voudrais profiter alors de cette bonne occasion pour vous dire quelque chose sur la Voie du Shin dans le Bouddhisme.

1. Une caractéristique particulière du Temple Honpa Honganji, c'est que dans le cadre des cérémonies, les sermons – on peut dire aussi «prédications» – sont assez courts et qu'ils traitent majoritairement des problèmes quotidiens des adhérents laïques dans le but de créer un lien entre les hauts buts religieux, d'une part, et notre vie de tous les jours, d'autre part.

Comme cette caractéristique est particulièrement frappante, elle a souvent

¹ Ce texte, un des plus longs dans la collection de papiers du Rév. Pieper, n'a jamais été publié en intégral : les deux premières parties parurent dans le numéro initial du bulletin «Mahayana» (février 1965), mais avec omission du paragraphe d'introduction ; la 3^e partie suivit deux ans plus tard (no. 2/1967 = No. 13) ; les parties 4-6 n'ont jamais été publiées. Le manuscrit n'est pas daté.

² Originaire du *Sudentenland*, une vieille colonie allemande dans le Nord de l'actuelle République tchèque, et expulsé comme la plupart de ses compatriotes après la Deuxième Guerre, Oskar Neumann trouva un nouveau domicile à Berlin où il travaillait comme avocat. Il fut, avec le Rév. Pieper et Karlheinz Kupfer, un des membres fondateurs de la BGJ en 1956. Depuis 1963, il fut le directeur de la *Jôdo-Shin Mission* à Berlin, désigné par le Honpa Honganji. Il fut aussi le représentant du Jôdo-Shinshû dans l'assemblée constitutive de la DBU (*Deutsche Buddhistische Union*). Il mourut en 1965 à l'âge de 68 ans.

fait l'objet de critiques aigües, puisqu'il semble qu'ici dans notre temple, la haute valeur de la Doctrine aurait été simplifiée dans une mesure tout à fait inacceptable ! Or, je suis continuellement amené à devoir expliquer que le Temple Honganji n'exclut rien qui soit en relation avec le chemin de l'adhérent laïque, qu'il y insiste même tout particulièrement et que, d'un autre côté, il ne veut pas confronter les adhérents laïques à ces parties de la doctrine qui sont destinées aux moines et aux nonnes se trouvant dans l'heureuse situation de faire des exercices dont le laïque n'est tout simplement pas capable !

Vous comprenez, mes amis : cela ne signifie pas une invalidation de certaines parties du canon, comme certains observateurs superficiels nous le reprochent si souvent !

2. Un autre point qui fait l'objet de critiques multiples, c'est qu'en étudiant le canon, nous nous attachons, selon le conseil de notre fondateur Shinran Shônin, à distinguer entre vérités «temporelles» et vérités «éternelles», les vérités temporelles étant ces passages du canon qui se réfèrent aux choses extérieures comme le mode de vie, l'habillement, le rythme et la forme des réunions religieuses, etc. À l'âge actuel, nous ne pouvons pas pratiquer certaines formes de la vie extérieure, ceci à cause de l'évolution naturelle qui a eu lieu durant les deux millénaires et demi écoulés depuis, et à cause d'autres conditions climatiques comme rencontrées en dehors de l'Inde.

Par exemple, il est certes assez romantique de se réunir pour une célébration religieuse la nuit de pleine lune, mais représentons-nous que cet usage n'est même pas spécifiquement bouddhique ! Dans la partie tropicale de l'Inde, il était et il est absolument impossible de faire des célébrations religieuses le jour, tout simplement parce qu'il fait trop chaud ! Mais comme les nuits sont généralement sombres, il était tout naturel qu'on ait choisi, pour les réunions de toutes sortes,

les nuits de pleine lune : contrairement au jour, elles sont agréablement fraîches et, grâce à la lumière de la lune dans un ciel presque toujours dégagé, suffisamment éclairées pour pouvoir faire des réunions.

Comme je l'ai dit : la célébration de pleine lune, elle aussi, n'est pas spécifiquement bouddhique et, si elle est mentionnée dans le canon, c'est simplement une de ces vérités temporelles qui n'ont rien à voir avec la voie spirituelle proprement dite. Nous ne sommes pas bouddhistes pour le romantisme, mais pour que nous arrivions enfin, sur la voie démontrée par le Bouddha et adaptée à nous, à la paix intérieure, à la fin de la souffrance !

En résumé : nous ne tenons pas beaucoup à des choses extérieures, mais d'autant plus à une pratique réelle de la Voie.

3. Mais il y a encore une autre caractéristique qu'on aime critiquer de l'extérieur : si quelqu'un décide de devenir membre du Temple Honganji, nous ne l'obligeons pas à prendre des vœux quelconques, mais nous attendons seulement la prise de refuge, c'est-à-dire la prononciation de la formule de refuge et de la confession (Ryôgemon) comme déclaration de confiance. Or, vu ce fait, on aime conclure que l'observation des *Panca Sila*³, par exemple, a été abandonnée : mais cela n'est pas vraiment le cas !

Le Noble Chemin Octuple, l'observation des *Panca Sila* et la pratique des Dix Parâmitas (vertus) sont considérées aussi au Temple Honganji comme des bases essentielles de la pratique. Cependant, nous savons à quel point il est difficile, pour l'homme ordinaire, de pratiquer cela parfaitement, et c'est la raison pour laquelle nous n'en faisons pas une obligation.

Selon notre conception, il va de soi qu'un bouddhiste s'applique sincèrement à mettre sa vie en accord avec la doctrine, autant

que cela lui est possible. Mais comme je l'ai déjà dit : réaliser cela parfaitement n'est guère possible pour nous, hommes ordinaires. Aussi renonçons-nous, par la prise de tels vœux dont l'accomplissement est si douteux, à susciter des troubles dans nos confrères et consœurs, qui vont bientôt apparaître lorsque l'accomplissement s'avérera pratiquement impossible, ce qui devrait arriver dans la plupart des cas.

Un adhérent de la Doctrine connaît la Bonne Loi (Karma) et il sait que chaque faute commise dans sa propre manière de vivre aura des effets en conséquence. Mais il est tout autant vrai que, selon la conception bouddhique, de telles fautes ne sont jamais des «péchés» pouvant aboutir à une «damnation éternelle», mais que si on suit imperturbablement la Voie, la libération finale n'est pas exclue !

Vu de l'extérieur, nous sommes donc assez généreux et nous renonçons ainsi à toute possibilité de juger les autres, puisque nous savons que le plus imparfait, pour peu qu'il continue imperturbablement, peut réaliser la délivrance et qu'il la réalisera !

Mes amis, vous ne pouvez sans doute pas encore bien vous imaginer en ce moment, quelle forte impulsion à la décontraction fut donné par cette interprétation vraiment sage du Bouddha-Dharma par notre fondateur Shinran Shônin, – mais vous allez certainement bientôt l'expérimenter par vous-mêmes, si vous suivez son sage conseil !

En outre : notre intellect fait aussi partie de notre soi pas encore surmonté, et il a ses revendications justifiées. Or, tout a été prévu pour sa satisfaction. Si vous avez, par exemple, la possibilité de lire la grande œuvre de Shinran Shônin, le «Kyô Gyô Shin Shô» (Enseignement, Pratique, Foi, Réalisation ; une traduction allemande n'est malheureusement pas encore disponible), vous recevrez aussi, sur le plan purement intellectuel, les bases sur lesquelles se fonde la pratique du Temple Honganji. Il y a encore d'autres ouvrages semblables, et je souhaite et j'espère que mon travail irrégulier et ma santé me

³ Les Cinq Règles d'Entraînement ou «Préceptes» (s'abstenir de tuer, de voler, d'avoir des relations sexuelles lésant des droits d'autrui, de mentir, de boire de l'alcool)

permettront de vous en parler de temps en temps (notamment à ceux d'entre vous qui ne lisent pas l'anglais).

4. Est-ce qu'il est encore nécessaire, après ce qui a déjà été dit, que je dise quelque chose sur la notion de «foi» à laquelle vous êtes confrontés assez souvent en notre milieu? Eh bien, je voudrais au moins faire quelques brèves remarques là-dessus.

Parmi les adhérents du Bouddhisme en Allemagne, il n'y en a pas peu qui disent qu'ils sont bouddhistes, parce que la doctrine est claire et compréhensible et qu'elle n'exige pas une foi aveugle.

Le dernier point est absolument correct. Néanmoins, les bouddhistes Shin ne se gênent pas d'utiliser ce mot, car la Foi Inébranlable est une conséquence immédiate de la Confiance Inébranlable, laquelle, à vrai dire, est indispensable !

L'adhérent de l'interprétation Theravâda du Bouddha-Dharma croit aussi ce que le Bienheureux a proclamé, – il est même obligé de le croire au début, puisque beaucoup de ce qui est dit sur le Chemin et son but se soustrait à tout contrôle, du moins tant que sa propre illumination parfaite n'est pas réalisée.

Il est vrai que nos savants bouddhistes ne sont pas tout à fait satisfaits de cette traduction du terme «Çhraddha». C'est pourquoi Shinran aussi, il y a 700 ans, a donné une définition en disant que la foi, la doctrine et la réalisation doivent concorder. Si cela n'est pas le cas, soit la foi n'est pas vraie, soit la doctrine est fautive et la réalisation ne correspond pas au but recherché !

Les choses en sont restées là durant les siècles passés et on rend le terme «Çhraddha» par «faith» ou foi. Et chaque bouddhiste sait ou devrait savoir qu'il ne s'agit aucunement d'une foi aveugle, comme elle est en partie exigée à l'égard de certains dogmes chrétiens. Mais nous ne nous attardons pas à ajouter une définition verbeuse chaque fois que le mot «foi» est évoqué, car des discussions sur des définitions sont en fin de compte une perte

de temps précieux. Or, si l'un ou l'autre nous comprend mal, c'est certes regrettable, mais les termes religieux de l'Occident ont été façonnés par le christianisme et il est presque impossible de parler sur des thèmes religieux en évitant strictement les termes religieux donnés. Mais il faut bien que, sur ce plan aussi, nous nous fassions comprendre d'une façon ou d'une autre: ça aussi doit être compris selon la réalité ! Et si j'ai dit tout à l'heure que nous ne sommes pas bouddhistes pour le romantisme, je voudrais encore ajouter maintenant que nous ne sommes pas non plus bouddhistes pour faire opposition à la religion chrétienne !

Si quelqu'un vient chez moi en disant qu'il veut devenir bouddhiste parce qu'il ne peut pas «croire» (et cela n'arrive pas si rarement !), je dis toujours à une telle personne qu'elle ne saura sans doute pas quoi faire du bouddhisme non plus, parce qu'au début, elle doit bien croire ce que le Bienheureux a enseigné, –comme chacun de nous l'a fait et, en beaucoup de choses, le fait toujours ! (Il ne sert à rien du tout de se leurrer sur ce point !)...

5. Comme vous le voyez, certains thèmes de discussion, si en vogue généralement, passent chez nous au second plan, tandis qu'on met en relief, dans une plus forte proportion, l'Attention fixée sur la Voie et son haut but.

Ne concluez pas de mes déclarations, s'il vous plaît, que durant mes quarante ans d'adhésion⁴, je ne me sois pas exercé dans

⁴ Dans le manuscrit original, il y a à cet endroit un passage rayé: „...qui viennent tout juste de s'écouler“. Cette remarque et, en complément, le paragraphe d'introduction permettent de donner une réponse à la question, à quel époque le Rév. Pieper a entamé la pratique du Bouddhisme. La rédaction de notre texte doit se situer entre 1960 (le paragraphe d'introduction dit «notre salle de pratique», laquelle a été ouvert en 1960 (cf. le no. 23 du Lotus, décembre 2003) et février 1965 (date de parution du 1^{er} numéro de «Mahayana»). On peut donc dire que ce fut entre 1920 et 1925 que le Rév. Pieper a commencé à pratiquer le Bouddhisme.

toutes les autres méthodes, pratiques et voies, qui sont en usage en Occident.

J'ai commencé sur la voie du Theravâda ; j'ai assidûment étudié et discuté; je me suis soumis, sous la direction d'un bhikku, aux pratiques absolument nécessaires, comme il disait, et cela avec la plus grande assiduité (à la fin, je pouvais, entre autre, débiter les ré citations palis – en avant et en arrière, comme il l'exigeait ! – avec une plus grande vitesse que lui !) ; je me suis essayé à des pratiques tantriques compliquées, – et, au bout de trois décennies, intérieurement, je n'ai pas progressé d'un seul pas sur le chemin, – jusqu'à ce qu'on m'ait fait comprendre qu'il ne fallait rien faire d'autre que de lâcher tout le lest et de se fier tout simplement au Vœu Principal d'Amida.

J'avais beaucoup de lest à lâcher, aussi et surtout les bonnes vieilles discussions et contorsions cervicales portant sur des choses qui, comme il est pourtant enseigné, sont en définitive «vides», c'est-à-dire sans essence, donc non essentielles du point de vue de la Doctrine.

C'est ainsi que, selon le conseil de mon instructeur⁵, je me suis efforcé de devenir simple, et ce fut seulement à ce moment-là que j'ai expérimenté que la simplicité n'est justement pas quelque chose de double ou de multiple, mais bien le Cœur Unifié dans la confiance au Bouddha et les maîtres qui lui ont succédé, en croyant que ce sont EUX qui nous ont enseigné la vérité, laquelle nous est aussi réservée, si nous prenons simplement le chemin et le suivons calmement et imperturbablement, au lieu de le discuter ! Ceci est en fin de compte tout le secret de la Voie du Shin !

6. A ceux d'entre vous, qui ont décidé d'avancer ensemble avec nous sur le chemin menant à la délivrance, calmement et imperturbablement comme je viens de le dire, je voudrais adresser la prière de tenir

compte du conseil bienveillant et très utile de notre fondateur et de lâcher tout le lest inutile – quoique chéri en partie –, afin que vous puissiez marcher de manière vraiment expéditive. Les obstacles sur le chemin mentionnés si souvent, ne sont finalement rien d'autre que nos propres bagages, lesquels nous compliquent tellement le chemin et nous font même parfois trébucher.

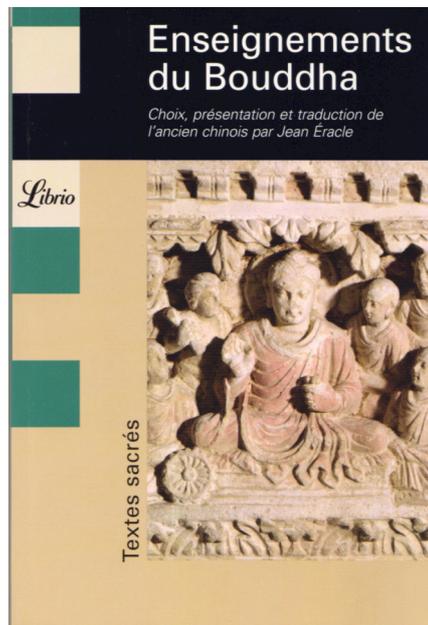
Et en ce qui concerne les discussions inutiles susmentionnées, rappelez-vous toujours que, si on vous indique le chemin allant d'ici au Zoo, vous n'arriverez jamais au Zoo, si vous restez sur place et songez ou discutez, pour savoir si le bus qui va là-bas a bien un étage ou deux, s'il passe par cette rue-ci ou par cette rue-là, s'il a assez d'essence ou non pour faire tout le trajet et quoiqu'il puisse y avoir encore comme autres possibilités à «peser», mais que c'est seulement en vous rendant immédiatement à la station et en «montant» que vous arriverez rapidement et sûrement au but ! Déjà Shinran Shônin a comparé la Voie du Shin avec un bon bateau (il n'y avait pas encore de bus à son époque !) traversant l'océan de souffrance sur le chemin le plus court et amenant ses passagers sur l'«autre rive» beaucoup plus facilement qu'une marche pénible le long de la rive, dans l'espoir de trouver un jour quelque part un pont pour traverser.

C'est notre génération, précisément, qui est si fière de son sens réaliste et pratique : au fond, pourquoi pas aussi à l'égard du but religieux, en montant sur le «bateau» du Nembutsu, lequel fait atteindre, sans un effort surhumain et sur le chemin le plus court, l'autre rive désirée ? Des millions innombrables avant nous ont utilisé ce moyen et ils ont atteint le but : pourquoi pas aussi nous ?

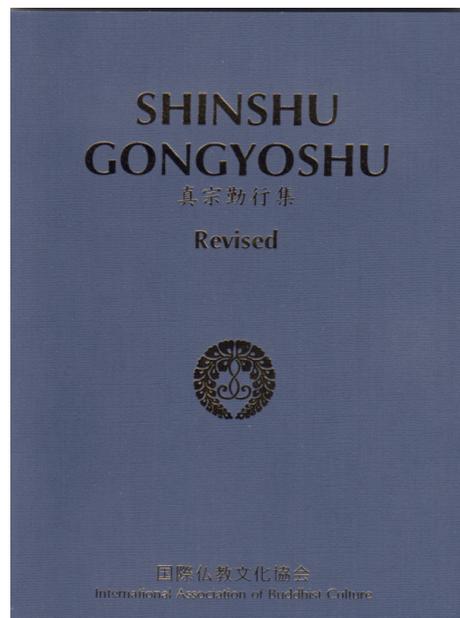
Bienvenus parmi nous, et puissiez vous arriver rapidement à ces mêmes expériences intérieures, qui nous ont rendus si libres et tranquilles et qui ont toujours solidifié et affermi notre foi ! Soyez les bienvenus !

⁵ Le Rèv. Pieper parle ici du Prof. Osamu Yamada que nous avons déjà rencontré dans le 2^e texte de la série « Message d'un être tout ordinaire » (cf. le no. 23 du Lotus, décembre 2003).

En vente dans toutes les librairies



Disponible au Shingyôji



Toujours la Loi de l'Impermanence

Peu après la sortie du précédent « Lotus de la Grande Compassion », j'ai appris le décès paisible à 90 ans, de Monsieur Jean-Decrey-Joliat, père de Madame Antoinette Masur Decrey, qui fréquenta quelque temps le Shingyôji et demeure une fidèle abonnée de notre « Lotus ».

Nous lui exprimons ici notre sympathie et je vous invite à réciter le *Nembutsu* en souvenir du défunt et à son intention.

Le défunt était le fils d'un frère puîné de mon grand-père maternel et c'est pourquoi je dis le Nembutsu à sa mémoire.

Namo Amida Butsu, Namô Amida Butsu, Namô Amida Butsu.

Jean Eracle

Réunions prochaines

Conformément aux décisions de l'assemblée générale du 13 novembre 2004, les réunions-discussions mensuelles auront lieu ainsi le premier trimestre 2005 :

Le samedi 29 janvier à 11h :
Réunion des bonzes.

Le samedi 26 février à 11h :
Réunion ouverte à tous.

Le samedi 26 mars :
A cause du congé pascal, pas de réunion.

Ces réunions se tiennent au Shingyôji :
précédées du Shôshinge-Wasan à 10h30, elles se prolongent à la Véranda, lors d'un repas convivial vers 12h30.

ATTENTION !

Depuis le 1^{er} décembre 2004, le nouveau code pour se rendre au Shingyôji est ----